



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 10 – juillet 2007

*Regards sur l'internet, dans ses dimensions
langagières. Penser les continuités et discontinuités*

En hommage à Jacques Anis

SOMMAIRE

Françoise Gadet : *A la mémoire de Jacques Anis*

Isabelle Pierozak : *Prendre internet pour terrain*

Florence Mourlhon-Dallies : *Communication électronique et genres du discours*

Olli Philippe Lautenbacher : *Hypertexte et réception : pour une approche trajectographique*

Michel Marcoccia et Nadia Gauducheau : *L'Analyse du rôle des smileys en production et en
réception : un retour sur la question de l'oralité des écrits numériques*

Rémi Adam van Compernelle et Lawrence Williams : *De l'oral à l'électronique : la variation
orthographique comme ressource sociostylistique et pragmatique dans le français
électronique*

Valentin Feussi : *A travers textos, courriels et tchat : des usages de français au Cameroun*

Gudrun Ledegen et Mélissa Richard : *« jv me prendre un bois monumental the wood of the
century g di ». Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits « ordinaires » à
la Réunion*

Raluca Moise : *Les SMS chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point
de vue ethnolinguistique*

Hassan Atifi : *Continuité et/ou rupture dans l'Internet multilingue : quelles langues parler
dans un forum diasporique ?*

Christine Develotte et François Mangenot : *Discontinuités didactiques et langagières au sein
d'un dispositif pédagogique en ligne*

Ida Rebelo et Helena Araujo e Sá : *Ni au bûcher, ni au podium : Le clavardage en classe de
langue*

Joanna Jereczek-Lipinska : *Le blog en politique - outil de démocratie électronique
participative ?*

Patrick Rebollar : *(Dis)continuités d'un lieu d'écriture virtuelle*

Compte rendu

Rada Tirvassen : Babault Sophie (préface de Pierre Dumont), 2006, *Langues, école et société
à Madagascar. Normes scolaires, pratiques langagières, enjeux sociaux*, Paris,
L'Harmattan, 320 p.

A TRAVERS TEXTOS, COURRIELS ET TCHATS : DES PRATIQUES DE FRANÇAIS AU CAMEROUN

Valentin Feussi

**JE 2449 DYNADIV – Tours (France)
FLSH – Université de Douala (Cameroun)**

Bien que récents dans les usages, le téléphone portable et l'ordinateur ont eu un succès fulgurant auprès des Camerounais. Ces derniers ont alors choisi d'adapter en partie leurs fonctionnements à ces outils nouveaux. C'est dans cette logique que les textos (échanges écrits par téléphones portables), courriels¹ (courriers électroniques) et tchats (conversations électroniques) sont devenus des moyens privilégiés de communication écrite. Dans cet article, j'essaie de comprendre quelques uns de ces nouveaux comportements, à travers des phénomènes observables, produits par des témoins.

J'ai orienté ma² réflexion sur la ville de Douala³ (Feussi, 2006). Le travail est basé sur des entretiens compréhensifs (Kaufmann, 1996) : une vingtaine d'entretiens ont été effectués avec des témoins dans la ville de Douala, en plus d'une quarantaine d'entretiens réalisés entre les années 2002 et 2006, soit un total d'environ soixante entretiens. Ce travail a aussi consisté en du corpus non sollicité et de la participation observante dans des situations multiples et diversifiées : réunions entre amis, conversations dans des cafés, sur des aires de jeu, dans des véhicules de transport public, lors de cérémonies funéraires etc., bref dans tous les espaces de rencontre où j'étais intégré. Je me suis donc inspiré de situations de « la vie quotidienne, *hors de toute situation explicite et formelle d'enquête* » (Blanchet, 2000 : 41). Ces différents éléments ont aidé, grâce à une démarche qu'on pourrait qualifier de constructiviste (Le Moigne, 1994), à saisir un fonctionnement possible des pratiques linguistiques, à travers textos, courriels et tchats dans le quotidien des Camerounais. J'ai aussi exploité des expériences (la mienne, mais aussi et surtout celles d'autres témoins) travaillées grâce à des croisements. C'est dire que la dimension de l'expérimentation (qui ne peut être occultée ici) a

¹ Les locuteurs parlent aussi de email (electronic mail) dans un usage qui pourrait se rapprocher de l'anglais.

² Le choix de la première personne comme mode d'énonciation est un choix épistémologique, qui me permet de mettre en évidence l'implication du chercheur dans la construction de la recherche. Le pluriel sera utilisé quand les observables utilisés seront le fruit de mon travail en relation avec celui de témoins, ou bien quand le lecteur sera pris à témoin pour certaines analyses.

³ La raison est que j'ai commencé une réflexion plus vaste sur cette ville depuis quelques années et que j'y suis domicilié, ce qui facilite considérablement mes enquêtes. Plus encore, la ville de Douala pourrait être considérée comme un microcosme des centres urbains du Cameroun, en présentant « la plus grande concentration en masse humaine, en professions, en ethnies et en langues » (Ngo Ngok-Graux, 2007 : 220).

également une place considérable. Cette démarche permettra à mon sens de mieux comprendre, de mieux interpréter des pratiques linguistiques graphiques de Camerounais⁴.

Ma réflexion va s'élaborer en quatre étapes : d'abord, il sera question de présenter les observables en posant la question de la graphie utilisée par les locuteurs. La deuxième étape consistera à mettre en évidence la valeur sociale des choix graphiques. Ensuite, j'essayerai de comprendre comment interpréter efficacement ces pratiques, vu leur apparente fluidité. Cette réflexion se terminera en posant la question du discours en « français », glossonyme donné par les locuteurs à leurs usages.

La graphie

Quand on écoute les Camerounais, quand on observe leurs pratiques de français sur Internet et à travers les textos, on est tenté de poser « les langues officielles comme les deux seules variétés linguistiques susceptibles de véhiculer la culture écrite au Cameroun » (Harter, 2005 : 96). A certains moments, on a l'impression d'avoir affaire au français standard⁵. Parfois, cette graphie fait penser à celle de l'anglais et à d'autres moments, à celle d'aucune autre langue. Dans sa tentative de comprendre comment est écrit le francanglais, Féral (2007 : 213) constate qu'il y a une fluctuation certaine dans les pratiques. Pour résumer les transcriptions des différents chercheurs qui se sont intéressés au francanglais, elle synthétise ainsi l'instabilité de la graphie :

« soit [on transcrit] selon l'orthographe anglaise (graphie étymologisante) soit on écrit ce qu'on entend (graphie phonologisante), en s'inspirant parfois de l'orthographe du français (graphie francisante). S'ajoutent à cela des transcriptions dont il est difficile de savoir à quels principes elles obéissent et que j'appellerai "indécises". »

On pourrait considérer ce bref aperçu comme un condensé de ce qui est observé dans les pratiques écrites des français au Cameroun, à travers les textos, courriels et tchats.

Ecrire le son ? Une graphie phonologisante

Presque tous les cas de figure rencontrés peuvent, à certains moments du discours, s'inscrire dans cette catégorie d'une graphie phonologisante. Prenons quelques exemples :

1. *salut frangine. soes a sadi le menu est kosto on pass a table ds l instant. a + (salut frangine ! nous sommes à Bonamoussadi. Le menu est costaud⁶. On passe à table dans l'instant⁷. A +)*
2. *bjr val g esseye ttalh 2 te joindre d' lcall box.g de cds a grav et ne s pas si t'es dispo ce soir ou 2main mat ... (bonjour val j'ai essayé de te joindre d'un call box. J'ai des cd à graver et ne sais pas si tu es disponible ce soir ou demain matin ...)*

Commençons par observer que pris isolément, des termes comme *soes*, *kosto*, *pass*, *g*, *esseye*, *ttalh*, *2*, *d'l*, *de*, *grav*, *s*, *2main mat* ne peuvent pas être rangés comme appartenant *a priori* au français ou à n'importe quelle autre langue. Pour avoir une idée du sens, il faut les

⁴ Loin de toute idée de représentativité, j'ai concentré mes préoccupations sur « comment et en quoi » les produits utilisés « rend[ent] compte de certaines constructions interprétatives du monde social par certains de [leurs] acteurs » (Blanchet, à paraître).

⁵ Tabouret-Keller (1996 : 175) pense qu'« en français l'emploi de standard a ceci de particulier qu'il renvoie généralement à une norme largement dépendante, sinon confondue, avec la forme écrite de la langue ». Je reste dans la même logique en disant qu'il s'agit du français tel qu'il est accepté par les institutions officielles camerounaises, validé dans les salles de classe et dans les ouvrages didactiques.

⁶ Consistant, intéressant.

⁷ Dans bientôt

prononcer / écouter et ce n'est que l'aspect phonétique qui renseignera sur le terme utilisé et sa signification. À écouter ces mots cependant, un constat se dégage : ils ne sont en rien différents de tout discours en français au Cameroun. Ceci revient à dire que face à des interlocuteurs différents, la représentation graphique du discours par texto pourrait être différente, ce qui conduirait à produire des textes parfois assez surprenants (pour celui qui ne joue / connaît pas le jeu). Une logique est cependant pertinente : la prononciation de l'énoncé met immédiatement sur « une bonne voie interprétative » tout interlocuteur, que ce dernier soit ou pas habitué à cette représentation graphique. Continuons avec cet exemple pris dans un échange à travers *Yahoo Messenger*, assez éclairant :

3. *on salu dabor je ne savè pas ke tontel pase dja. bne annee ke dieu t garde ainsi ke ta famille. tu back kan* (on salut d'abord. Je ne savais pas que ton téléphone passait déjà. Bonne année, que Dieu te garde ainsi que ta famille. Tu back quand⁸ ?)

On pourrait organiser les termes significatifs en trois colonnes qui contiennent respectivement le terme relevé dans les observables, le même terme en français standard, et enfin une transcription phonétique dudit terme :

<i>savè</i> - savais - [save]	<i>pase</i> - passait - [pase]
<i>salu</i> - salut - [saly]	<i>dabor</i> - d'abord - [dabor]
<i>ke</i> - que - [k(ə)]	<i>kan</i> - quand - [kã]
<i>dja</i> - déjà - [d(ə)ʒa]	<i>t</i> - te - [t(ə)]

Nous nous rendons compte qu'il n'y a pas de grande différence entre la transcription phonétique et la graphie choisie par les locuteurs pour certains termes. On pourrait penser que les sons [ʒ] et [ã] font l'exception. Ce serait cependant ignorer les habitudes scripturales des locuteurs au Cameroun⁹.

Il devient donc logique de penser que la graphie est parfois adoptée dans les échanges sur Internet et à travers le téléphone portable au Cameroun, à la lumière du son perçu. L'écrit serait-il alors une *simple* reproduction visible de l'oral ? Je reviendrai *infra* sur cette question pour affirmer qu'il s'agit, à travers cette graphie, de transcender ces usages linguistiques, et qu'il convient de les interpréter en termes sociolinguistiques, les pratiques observées étant le côté visible des représentations. Parfois cependant, la graphie peut orienter vers une langue déjà pratiquée par le locuteur, grâce à la présence d'indices qui rappellent un système orthographique précis. C'est par exemple le cas quand la graphie est francisante.

Une graphie francisante

La graphie francisante s'inspire de l'orthographe du français standard. Si on prend l'exemple en (1), on remarque des formes graphiques comme *salut*, *frangine*, *menu*, *table*, *instant*, *joindre*, *soir* qui font penser à l'orthographe du français standard. Un constat identique pourrait se faire dans les exemples suivants :

⁸ Salut. Je ne savais pas que ton téléphone fonctionnait déjà. Bonne année ! Que Dieu vous garde, ta famille et toi. Quand reviens-tu ?

⁹ La « facilité de lecture et d'écriture » est sans doute l'un des principes généraux au Cameroun, pour la fabrication d'un alphabet. Il est habituel de tenir compte du locuteur « natif », et des habitudes qu'il aurait déjà acquises (Tadadjeu et Sadembouo, 1984 : 4). Je préfère cependant parler du locuteur membre de la communauté étudiée car il ne suffit pas d'être natif pour partager les processus d'« invention de soi » (Kaufmann, 2004) ou bien les « représentations sociales » (Jodelet, 1989) du groupe. Je pense surtout qu'il faut être considéré comme membre de cette société. Dans cette logique, on comprend que le locuteur matérialise les sons qu'il perçoit par des correspondances avec l'alphabet latin (il écrit déjà le français appris à l'école).

4. *cher sœur merci pour le crédit il a falu k jinteroge mon credi pr le savoir j'esper k tu t porte bien. k l'éternel t beniss pr lecol* (cher sœur, merci pour le crédit. Il a fallu que j'interroge mon crédit pour le savoir. J'espère que tu te portes bien. Que l'éternel te bénisse pour l'école)
5. *bsoir H.dîner avec S :qand ?ou ?kel heur ?on se rtrouve ou ?je done participation sur place.merci* (bonsoir H. Dîner avec S quand ? Où ? Quelle heure ? On se retrouve où ? Je donne participation¹⁰ sur place. Merci)

Les termes *cher, sœur, merci, pour, le, crédit, il, a, mon, le, savoir, porte, bien, l'éternel, dîner, avec, participation, sur, place, merci* pourraient se retrouver dans une production écrite standard, sans souffrir de contestation : l'orthographe et le sens de leurs usages dans la pratique standard sont respectés. Remarquons cependant que ces termes côtoient d'autres items qui ne respectent certes pas l'orthographe du français standard, mais qui font néanmoins penser à cette langue. Continuons avec ces termes extraits des exemples (1) à (5) :

<i>bsoir</i>	-	bonsoir	<i>ds</i>	-	dans
<i>pr</i>	-	pour	<i>soes</i>	-	sommes
<i>bjr</i>	-	bonjour			

En dehors du dernier cas, ces usages ne sont pas très surprenants pour toute personne habituée à la graphie du français standard. En effet, il s'agit de formes abrégées communément utilisées dans la prise de notes. On pourrait alors penser que les textos et courriels épousent parfois des formes assez courantes en français. Ceci paraît logique si on pense qu'une des langues les plus socialement valorisées au Cameroun est le français, langue officielle. Ce raisonnement induit que le statut privilégié d'une langue en termes de fonctionnalité peut entraîner des comportements particuliers des locuteurs, dans le sens d'une revitalisation de la langue. Au Cameroun, le statut de langue officielle n'est pas attribué uniquement au français. La Constitution pose en effet que l'anglais et le français sont les langues officielles « d'égale valeur ». Les représentations des locuteurs sont-elles les mêmes dans les deux langues ? Si la graphie est parfois francisante, peut-on penser qu'elle est aussi parfois anglicisante ?

Une graphie anglicisante ?

Partons d'exemples :

6. *on.se.se.friday.g.tapel.dmain.soir* (on se see friday¹¹. Je t'appelle demain soir)
7. *jai.fai.du.baby.sitin.force.e.la.bne.dam.me.dit.d.repasser.vdredi.mm.pa.do.pr.tprt.e.ma.soire.ds.lo.xcuse.c.blague.me.mankai.tel.m* (j'ai fait du baby sitting forcé ; et la bonne dame me dit de repasser vendredi. Même pas do¹² pour le transport ; et ma soirée à l'eau. Excuse, ces blagues me manquaient. Téléphone-moi)
8. *slt lago ! cao ? gs8 dja bak 6tu. è ala piol tu mfe sign gpance ou tw alors tu pace avec l pti kdo. Bz* (Salut la go ! c'est how ? je suis déjà back¹³. Si tu es à la piaule, tu me fais signe je passe, ou toi alors tu passes avec un petit cadeau. Bise)

¹⁰ Le terme participation a dans cet usage le sens de quote-part, de contribution. Je donne participation sur place peut donc être compris comme « je contribue (financièrement) une fois que nous serons arrivés à l'endroit indiqué ».

¹¹ On se voit vendredi.

¹² Argent.

¹³ Salut jeune fille ! Comment vas-tu ? Je suis de retour.

9. *Z 1 bsr 7 T just pr tedirk parek 7 sorti 2pui avank tufas lsms, sui telmen foire gpouvpa tdir 2pui. fo col sil elui ask pr voir 6cvremen sorti mg3k ouikiss on se 6 (Z bonsoir. C'est T. Juste pour te dire paraît que c'est sorti depuis avant que tu fasses le sms ; suis tellement foiré je pouvais pas partir depuis. Faut call SIL et lui ask pour voir si c'est vraiment sorti : manger trois cas, whisky. On se see¹⁴)*

Si je relève dans ces énoncés les termes qui font penser à l'anglais, on a :

<i>se</i>	-	see	<i>baby sitin</i>	-	baby sitting
<i>friday</i>	-	friday	<i>ask</i>	-	ask
<i>bak</i>	-	back	<i>col</i>	-	call
<i>ao</i>	-	how			

Il s'agit dans ce cas d'une représentation qui fait penser à l'anglais, soit à cause de l'orthographe (*se, sitin, etc.*), soit à cause de la prononciation (*col, bak, ao*). Comme pour le français, il semble qu'une connaissance de l'anglais puisse être observée à travers les représentations des locuteurs. Cela ne veut pas dire que les frontières entre ces « langues » soient évidentes. Parfois aussi, il est difficile de savoir si la graphie est phonologisante, francisante ou anglicisante, tellement les pratiques sont mélangées.

Une graphie mélangée

Certaines productions linguistiques paraissent difficiles à catégoriser. Elles transcendent le français et l'anglais, pour épouser un autre domaine, celui des chiffres. En construisant le raisonnement sur les énoncés en (8) et en (9), on remarque une transcription qui pourrait ne jamais se retrouver ailleurs :

<i>g</i>	-	je	<i>parek</i>	-	paraît que
<i>s8</i>	-	suis	<i>2pui</i>	-	depuis
<i>6</i>	-	si, see	<i>avank</i>	-	avant que
<i>pace</i>	-	passe	<i>tufas</i>	-	tu fasses
<i>tw</i>	-	toi	<i>gpouvpa</i>	-	je pouvais pas
<i>7</i>	-	c'est	<i>tedirk</i>	-	te dire que
<i>mg</i>	-	manger	<i>6cvremen</i>	-	si c'est vraiment

- Sur le plan du découpage des mots, c'est le lecteur qui, en fonction de la diction, matérialise sa pause, laquelle n'est pas toujours indiquée sur le plan graphique.

- Des chiffres sont désormais utilisés au même titre que des lettres et remplacent parfois des syllabes dans la transcription, que la référence soit française ou anglaise.

Comment comprendre ces messages ? Il faut surtout se fier au contexte¹⁵, et à la connivence entre les interlocuteurs, qui crée et maintient la cohérence et la cohésion sociales permettant d'effectuer un déchiffrement et une interprétation efficace du message. L'usage d'une graphie serait donc non pas une obligation linguistique, mais un choix discursif dont il peut être important de découvrir les motivations (*cf. infra*).

On pourrait penser que les variations présentes dans mes observables sont effectuées de sorte que le discours écrit fonctionne dans ce contexte comme une production orale. La dynamique de cette dernière est généralement bâtie sur la possibilité de correction, sur des *ratés* de communication qui laissent assez souvent des traces dans l'interprétation sociale des

¹⁴ Z bonsoir. C'est T. Juste pour te dire qu'il paraît que les résultats ont été publiés avant que tu ne fasses le sms ; je suis fauché et je n'aurais pas pu partir plus tôt. Il faut appeler SIL pour confirmation (de la réussite de mes candidats) car en plus du whisky, j'ai pris du pourboire pour trois dossiers (d'inscription). A bientôt.

¹⁵ Il peut par exemple arriver que g soit interprété comme « je » ou bien comme « j'ai »

messages. Cependant, pouvons-nous accorder une préséance à cet argument ? Analysant des tchats, Pierozak (2003) reconnaît avec pertinence qu'il est peu efficace de vouloir absolument trouver des traits de l'oral d'une part, et des traits de l'écrit d'autre part. En ce sens, il serait plus efficace de situer l'étude sous l'angle du mélange. Le contexte et la situation seraient alors intrinsèquement associés à l'interprétation.

Pour ma réflexion, je veux adopter une démarche similaire, en considérant que ce français n'est *ni* tout à fait de l'oral, *ni* tout à fait de l'écrit (Pierozak, 2003 : 719). Dans cette logique, les variations graphiques et sémantiques observées dans les textos, courriels ou tchats au Cameroun seraient des moyens, des processus de re-création des variétés de français. Pour une analyse qui se veut sociolinguistique, une attitude efficace consisterait à ne pas choisir, puisque tout choix supposerait une hiérarchisation, et donc une minoration de certains usages. Sur quels critères faudrait-il donc s'appuyer pour catégoriser « objectivement » des pratiques linguistiques comme inférieures / supérieures ? Quand ils sont en contexte, les locuteurs trouvent des arguments pour cette hiérarchisation, rendant alors le fonctionnement diglossique. Toutefois, il s'agit d'une diglossie très ponctuelle, car dans la même interaction, les catégories linguistiques utilisées peuvent changer de fonctions. Or, si la hiérarchisation sur un plan empirique dépend des fonctionnalités, cela autorise des statuts très fluctuants. L'approche de la complexité ethno-sociolinguistique (Blanchet, 2000, 2003, à paraître) résume bien cette démarche. La non-systématicité des pratiques reflèterait alors l'impossibilité de « systématiser » les représentations, lesquelles sont assez ponctuelles et dépendent des objectifs des locuteurs. La graphie à adopter serait alors fonction des buts qu'on recherche volontairement dans l'interaction.

Tchater, taper son texto ou son courriel : un choix linguistique conscient

Pour comprendre les raisons de cette grande instabilité des pratiques en français sur Internet et à travers les téléphones portables, j'ai dû focaliser une fois de plus mes interrogations sur les pratiques observées ou mises en discours par des locuteurs. A travers des entretiens effectués avec des témoins, j'ai ainsi pu comprendre que ces choix, bien que non systématisés, n'étaient pas fortuits. Chacun d'eux est révélateur d'un élément de la personnalité du témoin, ou bien de ses intentions dans le contexte. Les pratiques linguistiques apparaissent en ce sens comme des ressources de gestion relationnelle, qui permettent aux différents participants non seulement de faire passer un message, mais aussi et surtout de s'octroyer une identité en contexte. La description de ces pratiques relèverait donc d'une démarche complexe et éclectique, orientée vers le significatif¹⁶. Il s'agit en effet de choix conscients et très souvent assumés. Les motivations sont multiples : gagner du temps et / ou de l'espace d'écriture ; intégrer / quitter une communauté sociolinguistique (sur Internet, dans la société, etc.) ; afficher sa modernité par une pratique inaccoutumée ; ou bien jouer avec la/les langue(s), etc.

Gagner du temps et de l'espace : le style télégraphique

J'ai remarqué que pour Gilles (33 ans, informaticien) le choix de ce type de graphie est fonction de sa disponibilité. Le style « télégraphique » permet alors de réagir rapidement à un message. Pour Teles (30 ans, programmeur d'application dans une société locale), cela permet

¹⁶ Je pose le significatif en rapport avec le représentatif. Cela me permet de penser qu'en dehors de la logique sociolinguistique classique (basée sur le représentatif), il serait possible de focaliser l'interprétation sur le significatif, qui varie en fonction du contexte (dans une perspective constructiviste). A l'échantillonnage (statistique) il faudrait, dans cette approche, préférer « la saturation significative d'un terrain singulier » (Blanchet, à paraître).

de produire des textos et de tchater dans un contexte professionnel. Il peut alors avec spontanéité réagir à des messages de correspondants, sans pour autant rompre le fil de ses activités professionnelles, dans la mesure où il prend peu de temps pour produire ses messages.

Le gain peut également concerner non pas le temps, mais l'espace. Liliane (24 ans, secrétaire et gérante d'un cyber café) exploite ce style quand elle a de longs messages à envoyer par textos. A cause du nombre limité de caractères de textos (moins de 180 caractères espace compris), elle s'est sentie obligée de procéder à des abréviations, ce qui lui permet de faire passer en très peu de caractères, un message qui aurait été plus long si on le présentait en fonction de la norme orthographique.

C'est donc dire que l'espace réservé aux textos, ainsi que le temps réservé à « pianoter » sur son clavier de téléphone ou d'ordinateur sont autant de raisons qui poussent les consommateurs camerounais à trouver des stratégies dont la finalité est le gain d'espace et / ou de temps. Il s'agit alors de tirer avantage de la relation avec autrui, cet autre avec qui il pourrait dans un contexte différent construire une connivence dans un groupe.

Créer ou maintenir une connivence dans un groupe

Pour comprendre certains des extraits que j'ai exploités, il faut s'interroger non seulement sur l'identité en contexte des interlocuteurs, mais aussi et surtout sur les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Par moment, je me suis retrouvé face aux membres d'un couple¹⁷ :

10. *slt tresor. en guis d kdo li l psau 65/12 – 13. puis dieu t'acorde tt. c grac. bon ane en jesus e bcp d reucite* (salut trésor ! en guise de cadeau, lis le psaume 65/12-13. Puisse Dieu t'accorder toute sa grâce. Bonne année en Jésus et beaucoup de réussite)
11. *bjr. j t dde pardon pour hier g m sente tre mal excuse moi d t rpondr bye* (bonjour. Je te demande pardon pour hier. Je me sentais très mal ; excuse moi de te répondre. Bye)
12. *bb .bjr. le soleil f roi. dnai. l. ton. gresil. e. ciel. d. nvbre. avai. air. davril.d. B. dcida.d.venir.o.mde.le.30.fai.m.signe* (bébé bonjour. Le soleil fait roi, donnait un ton grésillant, et ciel de novembre avait un air d'avril. Donc B décida de venir au monde le 30. Fais-moi signe)
13. *je.serai.au.kpus.ds.45mn.fai.toi.voir.je.te.bip* (Je serai au campus dans 45 minutes. Fais-toi voir, je te bip)

En prenant en compte les extraits ci-dessus, on peut facilement relever des termes qui révèlent la relation entre les interlocuteurs. Le destinataire est « Trésor » en (10), ou bien « bb » en (11). Il peut aussi être désigné par des pronoms personnels « t » en (11) et « te » en (12). Pour le dernier cas, le ton impératif, le mode par lequel le destinataire choisit de continuer la communication (un bip), de même que la forme linguistique beaucoup plus hermétique, sont probablement révélateurs de la grande complicité entre les participants à l'échange¹⁸. On dirait donc des phénomènes porteurs d'identité.

Parfois, la communication peut mettre en relation des amis.

¹⁷ J'ai dû poser la question du type de rapport entretenu entre les témoins, qui ont pu me faire lire / recopier leurs messages, et leur(s) destinataire(s). Par gêne, un seul n'a pas voulu me dire quelle était la nature de sa relation. Il a tout de même fini par être plus bavard et explicite quand j'ai pu deviner cette dernière.

¹⁸ De manière générale, le bip comme mode de communication se fait entre des personnes très proches et partageant une certaine intimité. Le récepteur de cet énoncé reconnaît par ailleurs dans cette forme communicative, une tentative de l'émetteur de recréer l'atmosphère de leur première rencontre, qui s'était construite autour d'un poème produit par l'un d'eux, type de texte qui a régulièrement été exploité dans leur brève vie de couple.

14. *jesp k t'es bien arrive encor. merci pr tt. bne nuit* (J'espère que t'es bien arrivé. Encore merci pour tout. Bonne nuit)
15. *slt ma pot kmt va tu. just pr avoir de te news. bne nui* (Salut ma pote ! comment vas-tu ? Juste pour avoir de tes news¹⁹. Bonne nuit)
16. *happy birday Gael²⁰ ke le sgr tacorde tte ses grace et bocou dotre annee. take care* (Happy birth day Gael ! que le Seigneur t'accorde toutes ses grâces et beaucoup d'autres années. Take care²¹ !)
17. *cher 365 days d paix 52 week de sante 2 saisons combinées d'amour et d reussite* (Cher, 365 days²² de paix, 52 weeks²³ de santé, 2 saisons combinées d'amour et de réussite)

Les manifestations de la connivence sont multiples : l'usage de termes affectifs (« ma pot », « cher »), l'interpellation par le prénom du destinataire (« Gael »), ou bien comme ci-dessus, le tutoiement (« t »). Une fois que cette relation est établie, le locuteur peut écrire « nui » ou bien « nuit », « k » ou « ke » pour « que », « de » ou « d », etc. Selon Gaëlle (élève de Terminale), qui est adepte de ce type de graphie, cela permet de garder une certaine confidentialité au message. Cette pratique se serait substituée au francanglais dès qu'elle a constaté que sa maman (qui lit souvent ses textos) parlait déjà le francanglais. Un des critères de reconnaissance / naissance de cette autre « langue » est le mélange. Le francanglais est considéré par les Camerounais comme un sociolecte à valeur vernaculaire. C'est cette fonction qui est transposée vers un autre type de pratiques, dès que le constat de la perte par le francanglais de son image de pratique groupale est établi. Il ne serait donc pas exagéré de penser que la graphie mélangée épouse un ensemble de pratiques caractéristiques de sociétés plurilingues (*cf. infra*). Selon Isaac (30 ans, photocopieur à Akwa), cela peut toutefois paraître dévalorisant si on écrit de la sorte à son professeur ou à un inconnu, ou bien encore à un interlocuteur à qui on doit du respect, et surtout si on veut présenter une image socialement valorisante. C'est dire combien cette graphie est socialement fonctionnelle, en particulier dans la gestion relationnelle. J'ai pu observer cela dans un échange entre collègues proches.

18. *salu, j maret che toi apre cult pr l petit miz o pt. Biz* (Salut ! Je m'arrête chez toi après le culte²⁴ pour une petite mise au point)
19. *bsoir H.diner avec C :qand ?ou ?kel heur ?on se rtrouve ou ?je done participation sur place.merci* (bonsoir H. Dîner avec C : quand ? Où ? Quelle heure ? On se retrouve où ? Je donne participation sur place. Merci) (cet exemple est déjà exploité en 5 *supra*)

Ces deux extraits viennent d'échanges entre des collègues enseignants du supérieur de l'Université de Douala et moi, dans des relations non professionnelles et informelles. Nous pouvons alors utiliser entre nous une graphie qu'on ne tolérerait pas dans des copies d'étudiants (les recommandations officielles préconisent que le français (standard) et / ou l'anglais est(sont) utilisé(s) dans les pratiques formelles), ou bien dans nos rapports avec d'autres collègues dans un cadre strictement professionnel.

C'est dire donc que ce mode d'échanges est construit sur une solidarité groupale, laquelle accorde, dans l'interaction, assez de liberté au plan graphique, et permet d'utiliser des termes insolites, mais qui ne pourront en aucune façon rompre le fil de la communication. Il s'agit là

¹⁹ Nouvelles.

²⁰ Pour des raisons d'anonymat, j'ai remplacé le prénom utilisé dans l'énoncé.

²¹ Porte-toi bien.

²² Jours.

²³ Semaines.

²⁴ Il s'agit du culte au sens de « messe ».

d'une connivence, dans laquelle s'élabore le discours, construction qui permet parfois au locuteur de se positionner implicitement comme un partisan de pratiques modernes.

« Faire comme les autres » : afficher sa modernité

Cette graphie mélangée est devenue à la mode. Ses utilisateurs se présentent alors comme des adeptes de l'actualité, et s'inscrivent dès lors dans un contexte de modernité. Pour Oumou (élève de la classe de 4^{ème}), cela permet de « faire comme les autres » :

Si tu envoies un message à ton ami sans écrire comme ça + c'est que : en classe si il dit ça aux autres ++ c'est que tu as chaud hein ! Les autres vont dire que tu écrites encore comme dans l'antiquité + maintenant pour montrer que tu es dans les wé²⁵ il faut écrire co :-comme ça ++ même quand c'est un email c'est toujours la même chose + les gars vont dire que la fille là elle ne connaît pas les nouveautés ++ je dois donc faire comme les autres²⁶

La communication électronique en français s'inscrit alors dans une logique : une compétence dans la manipulation d'outils multimédias pose l'utilisateur dans une relation directe et palpable avec le présent, avec l'actualité. Cette dernière est d'ailleurs changeante, imprévisible, instable, comme l'est l'évolution des NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication). Chaque nouveau téléphone portable, comme chaque nouvel ordinateur, met en effet en exergue une nouvelle configuration à laquelle le consommateur doit s'adapter. Pourquoi ne pas comprendre l'instabilité graphique des pratiques linguistiques comme une matérialisation de cette fluctuation sociale, technologique et économique dans laquelle baigne le consommateur ? Etre moderne, ce serait donc accepter de s'adapter en permanence ; ce serait soumettre ses pratiques linguistiques aux fluctuations que suppose l'évolution technologique qui, sur un plan pratique, est un reflet des bouleversements sociaux du XXI^e siècle. Tout est évolutif, mobile, actualisé en permanence, de sorte que la règle dans les pratiques quotidiennes soit l'instable. On peut alors se permettre d'en faire un usage ludique.

« Ça me plait [et je peux] jouer »

Sept de mes témoins ont mis en relief cette fonction de la graphie mélangée : le plaisir de pratiquer cette graphie, mais aussi l'évasion que cela confère (ce qu'il faudrait interroger plus avant, dans le cadre d'enquêtes ultérieures). Ils peuvent en effet écrire comme ils veulent, sans avoir recours à une norme pré-établie. Mélanie (étudiante) explique son admiration pour la graphie mélangée :

*E - tu peux me dire pourquoi tu aimes bien écrire comme ça ?
Mélanie - quand j'écris comme ça ça me plait + tu-tu peux faire avec les lettres les mots que tu veux pour jouer*

Cet exemple laisse entrevoir les représentations des locuteurs sur l'orthographe du français. Ces derniers choisissent en toute conscience certaines formes, parce qu'elles leurs permettent de traduire des images, des relations que la norme standard n'autorise presque jamais. Il s'agit donc de pratiques délibérées ayant une fonctionnalité sociale certaine. Dans ces usages, le locuteur crée des normes que seul l'interlocuteur qui partage son contexte peut interpréter

²⁵ Wé qu'on peut aussi écrire « way » est un terme neutre qui peut signifier truc (« il suffit de show – montrer - le wé dont tu parles et elle comprendra »), « stratégie » (« ça c'est mon boulot ça c'est mon job ++ j'ai tous les stratégies ++ j'ai tous les way »). Dans le cadre commercial, il peut parfois signifier « marchandise » (« le body a placé tous ses wé » - le monsieur a écoulé toute sa marchandise). Dans cet exemple, il a le sens de « mode ». Il s'agit en fait d'un terme transparent qui peut être utilisé pour désigner n'importe quoi, et dont le sens est essentiellement contextuel.

²⁶ Voir en annexe, les conventions de transcription utilisées pour les entretiens.

facilement. Ceci revient à dire que le problème (mais aussi l'intérêt) de cette fluidité est la difficulté, pour tout membre d'un exo-groupe, à interpréter le message.

Une interprétation contextuelle

L'activité d'interprétation de textos, courriels et tchats n'est donc pas toujours facile. En effet, elle amène assez souvent le récepteur à fournir des efforts supplémentaires pour la reconstitution du contexte, avant toute interprétation. Sur un plan diachronique, il y a en effet un intervalle plus ou moins grand entre le moment de l'encodage et celui du décodage. Cependant et en m'appuyant sur des considérations relevant de la sociolinguistique interactionnelle (Gumperz, 1989), je dirais que l'ensemble des *ressources linguistiques* qui vient du répertoire social et / ou langagier serait susceptible d'éclaircir le flou apparent. Globalement, les individus sont appelés à procéder à une « flexibilité communicationnelle », laquelle leur permet d'être « capables de contrôler et de comprendre au moins une partie du sens produit par les autres », sans oublier que « le sens, dans n'importe quelle rencontre [...], est toujours négociable » et que « la découverte des fondements de la négociation exige des compétences spécifiques de la part des participants » (Gumperz, 1989 : 21). L'expérience de Marcelle (25 ans, gérante d'un secrétariat bureautique) est un bon exemple :

(dans un café, notre entretien aborde ses relations avec son petit ami quand elle me montre certains textos de ce dernier²⁷, tout en affirmant qu'elle déteste cette manière d'écrire. Quand il a commencé à lui écrire de la sorte, sa réaction a été de lui retourner ses textos pour signifier son incapacité à les interpréter. Pourtant ce dernier a insisté. Elle est alors entrée dans le jeu et souvent, en pensant à leurs différentes interactions précédentes, elle trouve facilement un détail qui la met sur une piste et l'aide finalement à lire les textos)

Tu vois quand on m'écrivait comme ça ça m'énervait + mais je vais faire comment (en projetant ses mains de part et d'autre d'une position d'équilibre sur la table) ++ c'était mon copain car je disais chaque fois que je ne comprends pas et un jour après il me fait encore un sms comme ça ++ c'est là alors que j'ai dit que le gars là ne va pas toujours me dépasser + quand il m'envoyait ça je trouvais toujours un mot que me rappelait quelque chose et je comprenais le message ++ mais i-i-il faut dire qu'au début c'était pas facile hein !

Cet exemple me permet d'interpréter le contexte dans la recherche comme

« l'histoire sociale des interactants. Dans cette logique, l'interaction sera une action réciproque qu'exercent entre eux des êtres, des personnes et / ou des groupes. C'est l'échange interactif, qui suppose l'action de tout individu dans la perspective de la gestion relationnelle et sociale. » (Feussi, 2006 : 150).

C'est dire, dans cette logique, qu'aucun énoncé n'a de graphie préétablie, et que c'est le contexte qui permet de désambiguïser toute incertitude dans le message. On pourrait alors situer cette graphie mélangée comme un cas de fluctuation dans les usages linguistiques. Cette mobilité sur le plan sociolinguistique se manifesterait ainsi à travers des pratiques sans frontières, qu'on résumerait efficacement par la compétence de communication à dimension plurilingue et pluriculturelle (Coste, Moore et Zarate, 1997). Elle suppose que les hommes

²⁷ Je tiens à préciser que le fait que je sois entré en possession de ces courriels vient d'un travail préalable qui a mis mon témoin en confiance, par l'empathie partagée à ce stade de notre entretien. Ceci permet de rappeler que mes entretiens ont été des moments de construction de la connaissance de soi et de l'autre, par chacun des participants, dans une logique altéro-réflexive. Hors enregistrement, Marcelle va d'ailleurs demander mon avis sur son attitude face à son copain. Ce dernier souhaite en effet l'épouser, mais elle a alors peur que l'acceptation d'une graphie qu'elle n'aime pas a priori, soit interprétée comme une attitude de soumission.

naviguent en permanence, selon le principe de l'adaptabilité et de l'inventivité (Kaufmann, 2004 : 174), entre des pratiques linguistiques et culturelles. Voilà comment situer, dans une certaine mesure, cette fluctuation dans les usages des outils multimédias. Cela suppose la capacité à identifier et à interpréter la variété et la complexité de pratiques linguistiques, en les situant dans leurs contextes de production, que ces derniers soient sociaux, économiques, historiques, interactionnels, etc. L'interprétation relèverait alors d'un regard croisé entre les points de vue de « je » / « nous » par rapport à un « tu » / « eux » et un « il »/« eux », et de la « traduction » (Robillard, 2007) qui permet par l'empathie entre les participants de se comprendre à l'aide de la « posture intérieure / extérieure » (Blanchet, 2000 : 41)²⁸.

Si la graphie adoptée dans les textos, tchats et courriels au Cameroun dépend des rapports à l'altérité, cela revient à dire qu'il devient difficile de prétendre en effectuer une étude complète. Les pratiques sont flexibles. Toutefois, il ne s'agit pas d'une instabilité incontrôlée, puisque le contexte régule les pratiques entre participants. Pour mieux décrire ces usages, il faudrait alors élargir le canevas classique expérimental, pour épouser une approche de l'instabilité. Comme Robillard (2001, 2003, 2007), qui a pensé une linguistique du chaos bâtie en partie sur l'altérité et la réflexivité, et Blanchet (2000, 2003), qui développe une logique ethno-sociolinguistique, il faudrait adopter des approches empiriques sur fond de constructivisme (Le Moigne, 1994), puisqu'on ne peut en effet tout prévoir. Comment alors comprendre les locuteurs ?

Ecrire / parler / construire son français au Cameroun

Prenons d'autres exemples. A l'occasion du lancement d'un nouveau service offert à ses (potentiels) clients en 2003, en l'occurrence un transfert de crédit entre abonnés, la société de téléphonie mobile MTN Cameroon a élaboré une affiche publicitaire autour du discours suivant : *Entre amis, on partage tout ! Me2u - Transfert de Crédit*. Le point focal de ma réflexion est l'élément *Me2u* (« me to you »). La société de téléphonie mobile Orange Cameroun ne sera pas en reste. A l'occasion des fêtes de fin d'année 2006, elle utilisera, pour une campagne de vente d'un nouveau produit, une affiche sur laquelle on peut lire *beaucoup de kdo* (« beaucoup de cadeaux »). Dans la même logique, la société d'électricité du Cameroun, AES Sonel, dans une de ses campagnes publicitaires, écrit : *AES Sonel 2day : nos ladies chez Nelson Mandela* (« AES Sonel today : nos ladies chez Nelson Mandela »). Ce que l'on peut lire en termes de continuités entre pratiques électroniques et autres pratiques est que la graphie mélangée fait son chemin dans des usages linguistiques au Cameroun. J'ai présenté ces messages aux témoins, qui les catégorisent soit comme du « français » soit comme du « français branché ». Voici la réaction de Mireille (28 ans, Licence de Lettres Modernes, journaliste), auprès de qui j'essayais de savoir si les participants aux échanges (présentant une graphie mélangée), désignent leurs usages par un nom spécifique :

non + est-ce que ça a un nom ? Tout le monde sait que c'est le français + + quand tu lis on sait que c'est le français + même si chacun écrit à sa façon mais on sait que c'est le français

Presque tous les témoins rencontrés portent ce regard. Cela veut dire que sur le plan glossonymique, ces usages partagent une même appartenance catégorielle que les usages recommandés dans les salles de classe : c'est *du* français. Pourtant et en rapport avec les usages scolaires, tous savent que des instruments, tels que les grammaires et dictionnaires existent. Comment comprendre alors que les pratiques décrites *supra* soient considérées par

²⁸ On comprend dès lors l'importance de la dimension interactionnelle et de la prise en compte de l'altérité dans les pratiques sociales.

les témoins comme du français alors qu'ils sont bien conscients du non-respect des normes institutionnalisées ? Les normes graphiques sont différentes et changeantes sans que les acteurs sociaux créent des catégories différentes. Si cette pluralité d'usages partage le même glossonyme, cela veut dire que la catégorie « français » serait plastique, de sorte que chacun puisse en faire ce qu'il veut, à condition que les autres puissent comme lui, reconnaître la même appartenance catégorielle des usages.

Comme je le suppose *supra*, on est ici face à une pratique qui caractérise les Camerounais dans l'ensemble et, probablement, tout locuteur dans un contexte plurilingue. Dans ma thèse (Feussi, 2006 : 348-372), j'ai montré qu'il existe plusieurs pôles de français au Cameroun (*bon français, mauvais français, français du quartier, francanglais, français personnalisé*, etc.). Ces usages graphiques s'inscrivent alors dans une logique plus globale : on peut fabriquer son français en fonction du contexte, sans pour autant nier ou refuser à l'autre la possibilité de faire usage d'un français différent, étant donné que la pertinence de chacun des usages est discursive. En définitive, se pose donc la question de savoir comment définir *le discours en français*.

Dans la mesure où ce fonctionnement social s'inscrit dans un ensemble de pratiques qui dépassent le cadre strict des textos, tchats et courriels, il apparaît que le discours en français au Cameroun se négocie. Parler français dans ce contexte c'est donc tenir un discours que l'on considère comme du français, et qui est validé comme tel par l'interlocuteur. Ce discours doit surtout s'inscrire dans une logique de pratiques multiples. En ce sens, le francophone²⁹ doit pouvoir aller d'un pôle à l'autre en fonction des sujets, des participants à l'interaction, de l'humeur (en tant qu'atmosphère de communication entre les participants), de l'image sociale qu'il veut afficher, des connaissances antérieures, bref de tellement d'éléments que le maître mot pour cette circonstance est le développement de capacités d'adaptation. Ce discours, de même que ces voyages entre les (pôles de) langue(s), doit être compréhensible et validé (même dans le rejet³⁰) par tous les participants à l'échange, qui, ce faisant, (se) donne chaque fois une « face », une identité.

A bien observer les pratiques décrites, on peut se rendre compte qu'il serait assez difficile de fixer une fois pour toutes une des formes. La variation de formes (*pace, pase* pour « passer » ou bien pour « passe » ; *7, set, cet* pour « cette » ; *col* pour « call » ou bien « col » ; *se, 6* pour « see » ; *se* pour « ses » voire « ces » ; etc.) est un argument solide pour illustrer la fluctuation des pratiques en français à travers la communication électronique. Pour s'adapter à ce mode de communication, il faut avoir à l'esprit que les pratiques sont basées sur des enjeux que l'exploitation du contexte interactionnel peut mettre en lumière. En effet, le locuteur procède à une économie de certains éléments linguistiques qui sont pris en charge par le cadre communicatif. Le processus du décodage est alors effectué sur la base d'un savoir commun aux interlocuteurs. Cette pratique de l'écrit est différente des habituelles pratiques décontextualisées et pour lesquelles on suppose que « chaque langue aurait ce que l'on appelle mystérieusement son "génie" » (Klinkenberg, 2002 : 22).

Sont en conséquence mis en évidence ici des éléments pour la définition du français dans les textos, chats et courriels au Cameroun. Les plus importants sont :

- la relativisation de critères formels et intralinguistiques. Il suffit que les pratiques décrites participent à la construction d'une identité francophone ;
- la validation de l'idée selon laquelle le francophone au Cameroun peut avoir une identité multiple. Il s'agit d'une identité plastique, qui prend des formes variées selon la situation, mais surtout qui est négociée et construite en fonction des interactions. Cette identité n'est

²⁹ « Le francophone ne sera plus uniquement celui qui parle le français, ce sera également toute personne participant à la construction du français. Il suffit qu'il comprenne. » (Feussi, 2006 : 346).

³⁰ Certains témoins reconnaissent cette pratique, refusent de lui donner un nom, et se positionnent clairement comme n'étant pas des partisans de cette graphie, qualifiée de « fantaisiste » par l'un d'entre eux.

cependant pas inconnue. En effet, elle ressort d'un ensemble préétabli de schèmes identitaires possibles. Ce qui est impossible à savoir, c'est le moment où sera mobilisé l'un de ces schèmes et la manière dont il sera mobilisé par un choix scriptural donné. On peut parler ici d'« attracteur étrange » (Robillard, 2001 ; Dewaele, 2001).

Cela implique absolument pour qu'il y ait communication et cohésion sociale, des aspects communs, qui s'inscrivent dans l'histoire (un passé commun, un projet actuel commun, des projets futurs partagés), la norme devenant contextualisée et tellement fluide que ce qui est normal à un moment et en un lieu puisse ne plus l'être ensuite, ailleurs. Cette nécessité d'adaptation me permet d'émettre l'hypothèse que *le* français au Cameroun n'existe pas en soi. Ce qui existe, ce sont des locuteurs, qui exploitent un et / ou l'autre français pour (se) donner une identité avantageuse, ou bien pour minorer l'image d'autrui. Le souci formel paraît secondaire ; c'est surtout la dimension de solidarité, de positionnement qui importe, bref le critère de *cohésion* (Robillard, 1993), dont la nature sociolinguistique est évidente. On pourrait parfois penser que les langues existent au Cameroun (Dieu et Renaud, 1983). A bien observer cependant, elles changent tout le temps, selon un schème plus ou moins socialement défini, sans qu'on puisse déterminer entièrement quand et comment se manifestera *la* langue. Ce fonctionnement est caractéristique d'une société qui bouge en permanence. La société Camerounaise (urbaine) est entre autres caractérisée par une certaine perte des repères traditionnels : elle n'a plus de bases solides dans les cultures dites ethniques ; le seul repère stable et partagé par tout le monde est l'individu qui construit ses normes, ses langues, lesquelles deviennent dès lors situationnelles. En d'autres termes, *le* français au Cameroun est sur un plan pragmatique, une langue en construction, à la manière de ce qui se passait en France entre le V^e siècle et le XIX^e siècle (Chaurand, 1999).

En conséquence, on pourrait définir *le* français au Cameroun comme une sorte de cadre, un lieu d'échange où chaque locuteur peut essayer d'imposer son français, le plus fort (contextuellement valorisé) imposant sa façon de pratiquer la langue (en cas de conflit). En ce sens, parler ou écrire reviendrait à « s'approprier l'un ou l'autre des styles qui expriment dans son ordre la hiérarchie des groupes correspondants » (Bourdieu, 2001[1991] : 83). Parfois cependant, cette atmosphère de polémique laisse la place à une coopération ou à la négociation. En ce sens tenir un discours en français, c'est s'inscrire comme un participant aux tractations et polémiques diverses, qui permettent de décider de ce qu'est le français dans le contexte, la validation de la forme présentée conférant à son utilisateur, du pouvoir. Si s'exprimer en français au Cameroun veut dire prendre part à la discussion, cela présente l'avantage de considérer presque tous les Camerounais comme des francophones, la francophonie des uns se manifestant différemment de celle des autres, sans qu'il y ait rupture. Le corollaire est que la langue devient un ensemble de représentations sans homogénéité totale.

Nous avons vu que, sur le plan identitaire, les usages linguistiques se présentent comme des ressources de positionnement. En d'autres termes, l'usage d'une langue permet d'identifier l'autre et / ou de se donner une identité ; bref la langue constitue un mode pertinent de gestion de l'altérité. Comme l'identité, elle est une représentation mettant en relation des locuteurs (dans ma conception, il s'agit de ceux qui parlent, mais aussi ceux qui comprennent tout simplement la langue, dont l'usage se remarque plutôt à travers la pratique du mélange).

Conclusion

Cela dit, comment définir les pratiques linguistiques des Camerounais autrement que comme des pratiques fluides ? Comment comprendre la graphie mélangée dans les textos, tchats et courriels si nous (chercheurs) tenons à les organiser en termes de pratiques orales ou écrites ? Nous courrons le risque de perdre au moins un aspect (peut-être l'essentiel ?) des pratiques, si nous choisissons comme canevas de travail de nous intéresser à une graphie unique. Une épistémologie de la complexité à travers une démarche ethno-sociolinguistique (Blanchet, 2000 et 2003), une organisation chaotique (Robillard, 2001) ou une prise en compte de « l'autre parlant » (Robillard, 2007, à paraître) paraît adéquate. La logique au Cameroun, c'est de pratiquer autant de langues possibles qu'on rencontre de situations interactionnelles. Dans ces différents contextes, l'usage de l'une ou de l'autre langue permet à chacun de gérer à son avantage les différentes relations avec autrui, l'un et l'autre gardant des frontières ouvertes, dans une logique d'acceptation mutuelle, qui traduit un fonctionnement polynomique (Marcellesi, 2001).

L'étude de la communication électronique écrite en français au Cameroun se présente en fin de compte comme un moyen de comprendre comment fonctionne une société plurilingue et pluriculturelle. La fluctuation graphique peut alors être perçue comme un reflet de la mobilité sociale qui est fonction des représentations individuelles et sociales. Une des choses les plus importantes à retenir de cet article est alors que les pratiques linguistiques, étant interactionnelles, toute interprétation efficace est nécessairement contextualisée. Les textos, courriels et tchats ne dérogent pas à cette règle, qui permet de définir le discours en français au Cameroun comme un cadre de discussion. Cela suppose, malgré la fluctuation, que les locuteurs sachent parfois en contexte quelles sont les frontières de ce qui peut être reconnu comme le français. Parler français reviendrait donc à naviguer entre ces frontières, le français apparaissant comme un construit évolutif.

On comprend que pour une analyse empirique, il soit difficile de stabiliser objectivement un ensemble de pratiques linguistiques au Cameroun. Il s'agit toutefois d'une mobilité canalisée car il existe une possibilité de sanction impliquant la perte de la face et donc une dévalorisation de l'image de soi. Les pratiques naviguent en effet, dans l'ensemble, entre deux pôles (déterminisme et aléatoire), dans des « systèmes complexes », « dynamiques » et « non linéaires » (Dawaele, 2001 : 80). Une analyse sociale de ce fonctionnement ne peut en aucune façon occulter son caractère constructiviste et une prise en compte de l'altérité, laquelle met en rapport soi à autrui, tant dans la logique de la construction sociale que dans la fabrication de la recherche.

Cette logique constructiviste focalisée sur l'altérité et la réflexivité peut autoriser qu'on questionne la catégorie *langue* autrement (Robillard, 2007). La fluidité des pratiques linguistiques permet de situer la langue comme n'existant pas objectivement. On y accède certes, mais à travers les interactions sociales qui changent en permanence. La mise en évidence de la *langue* dépendrait alors des fonctions sociales des usages considérés. Elle devient saisissable grâce à un processus de stabilisation qui découle des enjeux. En ce sens, il serait possible de considérer la langue comme un ensemble de pratiques linguistiques contextualisées, en rapport avec des objectifs qui varient selon les interactions sociales.

Bibliographie

- BLANCHET P., 2000, *La linguistique de terrain : méthode et théorie - Une approche ethnosociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes.
- BLANCHET P., 2003, « Contacts, continuum, hétérogénéité, polynomie, organisation « chaotique », pratiques sociales, interventions ... quels modèles ? : pour une (socio)linguistique de la complexité », dans P. Blanchet et D. de Robillard (dirs.), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, pp. 279-308.
- BLANCHET P., (à paraître), « Biais et contre-biais : réflexions méthodologiques et épistémologiques sur la notion de « corpus » dans un cadre ethno-sociolinguistique », dans C. Juillard (éd.), *Langues, culture et interaction*, Paris, L'Harmattan.
- BOURDIEU P., 2001[1991], *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Editions Fayard.
- CHAURAND J. (dir.), 1999, *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil.
- COSTE D., MOORE D., ZARATE G., 1997, *Compétence plurilingue et pluriculturelle. Vers un Cadre Européen Commun de référence pour l'enseignement et l'apprentissage des langues vivantes : études préparatoires*, Comité de l'éducation, Conseil de la coopération culturelle, Strasbourg, Editions de l'Europe.
- DEWAELE J.-M., 2001, « L'apport de la théorie du chaos et de la complexité à la linguistique », *La Chouette* n° 32, publication du French Department School of Languages, Linguistics and Culture, Birkbeck, University of London, pp.77-86, disponible sur www.bbk.ac.uk/lachouette
- DIEU M., RENAUD P., 1983, *Atlas linguistique du Cameroun*, Paris, Yaoundé, ACCT-Cerdotola.
- DORTIER J.-F. (dir.), 2004, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Sciences Humaines.
- FERAL C. de, 2007, « Etudier le camfranglais : recueil de données et transcription », *Le français en Afrique*, n° 21, pp. 211-218.
- FEUSSI V., 2004, « Politique linguistique et développement durable au Cameroun : perspective émique ou perspective étique ? », *Actes du colloque Développement durable, leçons et perspectives*, organisé par L'Organisation Internationale de la Francophonie et l'Université de Ouagadougou (Burkina-Faso), Ouagadougou 1er-4 juin 2004, tome 2, pp. 21-29 – également disponible sur www.auf.org.colloque-developpement-durable
- FEUSSI V., 2006, *Une construction du français à Douala-Cameroun*, thèse de Doctorat, Université François Rabelais de Tours.
- FEUSSI V., à paraître, « Le français et les pratiques linguistiques en contexte urbain au Cameroun : une dynamique interactionnelle », *Le français en Afrique*, n° 22.
- GUMPERZ J., 1989, *Engager la conversation – introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Editions de Minuit.
- HARTER A.-F., 2005, « Cultures de l'oral et de l'écrit à Yaoundé », *Glottopol*, n° 5, *Situations de plurilinguisme en France : transmission, acquisition et usages des langues*, pp. 92-107.
- JODELET D. (dir.), 1989, *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
- KAUFMANN J.-C., 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- KAUFMANN J.-C., 2004, *L'invention de soi - Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.
- KLINKENBERG J.-M., 2002, « La légitimation de la variation linguistique », *L'Information grammaticale*, n° 94, pp. 22-26.

- LE MOIGNE J.-L., 1994, *Le constructivisme, tome 1 : des fondements*, Paris, ESF.
- MARCELLESI J.-B., 2001, « Polynomie et francophonie », dans F. Laroussi et S. Babault (dirs.), *Variations et dynamisme du français. Une approche polynomique de l'espace francophone*, Paris, L'Harmattan, pp.17-28.
- NGO NGOK-GRAUX E., 2007, « Les représentations du camfranglais chez les locuteurs de Douala et Yaoundé », *Le français en Afrique*, n° 21, pp.219-225.
- PIEROZAK I., 2003, *Le français tchaté (une étude en trois dimensions - sociolinguistique, syntaxique et graphique - d'usages IRC)*, Thèse de Doctorat, Université de Provence / Marseille I.
- ROBILLARD D. de, 1993, *Contribution à un inventaire des particularités lexicales du français de l'Ile Maurice*, EDICEF/AUPELF.
- ROBILLARD D. de, 2001, « Peut-on construire des "faits linguistiques" comme chaotiques? Quelques éléments de réflexion pour amorcer le débat », *Marges Linguistiques*, n° 1, pp.163-204, revue électronique en ligne sur www.marges-linguistiques.com
- ROBILLARD D. de, 2003, « « What we heedlessly and somewhat rashly call "language" » : vers une approche fonctionnelle du (dés)ordre linguistique à partir des contacts de langues : vers une linguistique douce ? », dans P. Blanchet et D. de Robillard (dirs.), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, pp. 207-231.
- ROBILLARD D. de, 2007, « La linguistique *autrement* : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le *Titanic* ne coule pas », dans P. Blanchet, L.-J. Calvet et D. de Robillard (éds.), *Un siècle après le Cours de Saussure : la Linguistique en question*, Carnets d'atelier de Sociolinguistique, n°1, <http://www.upicardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55>, L'Harmattan, pp. 81-228.
- ROBILLARD D. de, à paraître, *Perspectives alterlinguistiques. Métaphores et traductions de l'autre parlant*, L'Harmattan, collection Perspectives discursives.
- TABOURET-KELLER A., 1996, « Le nom des langues », *La Bretagne linguistique*, volume 10, Actes du colloque Badume – Standard – Norme. Le Double Jeu de la Langue, Brest 2-4 juin 1994, pp.169-176.
- TADADJEU M., SADEMBOUO E., 1984, *Alphabet général des langues camerounaises*, collection PROPELCA n° 1, Yaoundé.

Annexe : conventions de transcription

+	pause brève
++	pause plus longue
[]	transcription phonétique
[()]	son dont l'articulation peut être réalisée
v :	allongement vocalique
X	syllabe inaudible
E	enquêteur
()	pratique non verbale
a-avec	amorce de mot
?	intonation interrogative
!	intonation exclamative

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Danièle Moore, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Claude Caitucoli.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Hillary Bays (Université de Cergy-Pontoise), Marie-Madeleine Bertucci (Université de Cergy-Pontoise, IUFM), Fabien Liénard (Université du Havre), Charlotte Lindgren (Université d'Uppsala, Suède), Rachel Panckhurst (Université Montpellier 3).

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425